

Le Courrier de Russie

Partir en Guerre

Mercredi 3 avril 2013 à 18:30

91 jours. C'est le temps qu'a passé Arthur Larrue, jeune écrivain français résidant à Saint-Petersbourg, aux côtés du collectif anarchiste russe Voïna (« Guerre »). De son expérience, il a tiré un roman : *Partir en Guerre*, publié aux éditions Allia. *Le Courrier de Russie* l'a rencontré chez lui, dans un petit appartement sur l'île Vassilievski, autour d'une tasse de thé, par un après-midi pétersbourgeois ensoleillé.



Koza et Casper. Crédit photo: Vladimir Télégouine

Note aux lecteurs : Les membres de Voïna cités dans cet article sont Oleg (Le Voleur dans le roman), figure de proue du mouvement, sa compagne Kosa (Natalia Sokol), leur enfant Kaspar ainsi que Leonid, dit Le Fou.

Quand je suis arrivé, ils étaient déjà là

Le Courrier de Russie : *Arthur, la dernière fois que nous nous sommes vus, c'était il y a trois ans – nous vivions dans le même obchaga (foyer étudiant). Comment t'es-tu retrouvé à passer 91 jours en compagnie des Voïna ?*

Arthur Larrue : C'était en 2010, à la mi-septembre, donc seulement quelques mois après que Voïna a dessiné le phallus géant sur le pont Liteïni. Je rentrais de France. Je vivais encore à l'obchaga à l'époque. Une copine m'a proposé d'aller vivre dans un appartement inhabité. J'ai dit oui, pourquoi pas, c'était un très bel appartement. Quand je suis arrivé, ils étaient déjà là.

LCDR : *Les as-tu immédiatement reconnus ?*

A.L. : Au départ non, mais j'ai rapidement compris qui ils étaient. Eux, en revanche, ont deviné sur-le-champ que j'étais français ! Je connaissais Voïna et j'appréciais plusieurs de leurs actions, notamment ce phallus, ou le dîner dans le métro. Je les ai rencontrés peu de temps après l'histoire des voitures de police retournées. Ils étaient pour ainsi dire en cavale, ils se cachaient dans cet appartement.

LCDR : *C'était comment d'être un Français parmi Voïna ?*

A.L. : Je restais à ma place. Je l'ai dit et répété dès le départ et dans le roman, je n'ai jamais prétendu être un anarchiste russe, ni même un anarchiste tout court. Je ne me suis pas mis à roter à table parce que subitement j'étais en présence d'anarchistes russes. Au contraire, j'étais très « gants blancs », je surjouais le rôle du Français. Par exemple, je leur faisais remarquer lorsqu'ils se tenaient mal à table, ce qui les faisait rigoler. Je disais à Oleg : « Non, là, tu te tiens normalement s'il te plaît, j'ai fait un effort, j'ai cuisiné, mets un t-shirt... ». Ils respectaient le fait que chacun reste à sa place.



Arthur Larrue

LCDR : *Que faisiez-vous ensemble ?*

A.L. : Je menais mon petit train-train de professeur et d'écrivain, et évidemment je me gardais bien de faire savoir à quiconque de l'extérieur avec qui j'habitais. Je vivais le jour, eux la nuit, on se croisait quatre à cinq fois par jour. On mangeait ensemble, je cuisinais, car ça ne fait pas partie de leurs qualités ! Nous jouions aux échecs et discussions beaucoup. Oleg est quelqu'un de très fin et de très cultivé, il illustre toujours ses propos avec des citations. C'est un véritable poète, capable de citer des pages entières de Maïakovski et de Brodski. Il a un rapport très artistique à la vie. Je jouais aussi avec Kaspar, leur enfant.

LCDR : *Cet enfant est présent sur presque toutes les actions de Voïna. Mais finalement, on ne sait que peu de choses à son sujet. Comment vit-il au quotidien ?*

A.L. : C'est un des aspects les plus intéressants de Voïna. Ils l'éduquent selon un principe : ne jamais dire non. Il fait tout ce qu'il veut, ce qui est légèrement agaçant à vivre. Au moins, c'est un gosse qui déborde de joie de vivre. Il avait un an à l'époque. Les conditions de vie sont évidemment difficiles, néanmoins, il mange à sa faim et ses parents font très attention à ce qu'ils lui donnent. Leur vie s'organise autour du gamin. C'est un symbole énorme lors des actions de Voïna, une performance artistique à lui seul, car c'est la Russie de demain que ses parents tiennent dans les bras.

Ils ne jouent pas la comédie, ils se battent pour leurs idées

LCDR : *Qu'est-ce que tu aimais chez eux ?*

A.L. : Leur vulgarité – j'adore la vulgarité en littérature – et leur radicale liberté. Je suis moi-même venu en Russie pour aller jusqu'au bout de moi-même. Je suis un petit bourgeois français, j'aurais pu rester assis chez moi bien tranquillement. Ce pays m'a libéré d'un poids et m'a donné de la matière, de l'inspiration pour écrire, un drame humain. Voïna, c'est une aventure humaine extraordinaire, qui a une résonance importante sur les plans artistique, politique et social, c'est à la fois une famille, de l'amitié, et en même temps, on y retrouve cette noirceur russe insupportable. Ils ne jouent pas la comédie, ils se battent pour leurs idées.

LCDR : *Pour quelles idées se battent-ils ? Sont-ils comme d'autres soi disant anarchistes à rejeter la société ?*

A.L. : Voïna pense pouvoir aider le peuple à dépasser sa peur du pouvoir. Les membres du collectif sont prêts à se sacrifier pour la Russie, qu'ils aiment. Le personnage d'Oleg le dit dans mon roman : « Je suis plus russe que russe ». Leurs actions sont non-violentes, et ils espèrent ainsi mettre le régime à terre. Il n'y a pas beaucoup de gens qui disent à Poutine d'aller se faire voir. L'irrévérence est cruciale, parfois.

LCDR : *Mais comment expliques-tu alors que les Européens, et plus particulièrement les Français, sont attirés par Voïna ?*

A.L. : Il y a un lien très fort entre nos deux pays. J'ai une vision assez romantique de la chose. Les Français sont par nature révolutionnaires, ils font leur révolution chaque jour et toute autorité est immédiatement questionnée. Les Russes, dans un autre registre, sont de véritables anarchistes, mais l'autorité est moins questionnée que suspectée pour leur part. Ce n'est pas l'unique raison qui pousse les Français à aimer Voïna. Il ne faut pas oublier que derrière l'idéologie, Voïna a quand même de la gueule. Ils n'ont pas attendu mon roman pour être romanesques.

LCDR : *Tu as le projet de faire traduire ton roman en russe. Penses-tu que cela aura assez de « gueule » pour un public russe plutôt réticent à l'égard de Voïna ?*

A.L. : Mon roman est un roman, et en tant que tel, il pourrait tout à fait séduire un lectorat russe. Je n'ai pas écrit une plaidoirie pour Voïna mais une œuvre de fiction où, notamment, des poulpes volent au-dessus de Pétersbourg. Bien sûr que Voïna ne fait pas l'unanimité. Pourquoi ? Parce qu'ils pointent du doigt ce que les

gens n'ont pas envie de voir. Ce que Voïna dénonce – la corruption, l'atrocité de l'Etat –, tout le monde le sait. Mais puisque les Russes sont très intelligents, ils préfèrent se poser des fausses questions, comme : est-ce que Voïna est réellement de l'art ? Là n'est pas la question ! Tout le monde sait que ce n'est pas du Rembrandt. Ce qui est important, en revanche, c'est leur message. Surtout ce phallus géant, un symbole très fort, beaucoup plus que ce qu'ont accompli les Pussy Riot, il me semble.

LCDR : *Les deux groupes reçoivent justement un soutien très important de la part de ce que les Russes aiment nommer l'« Occident ». Eux, ils t'en parlaient souvent de cet Occident ?*

A.L. : Je dirais juste que c'est malhonnête de la part des Russes de dire que « tout ça », c'est le fait de l'Occident. C'est déconsidérer leur propre histoire. Ils le disent aussi à propos du peintre Kasimir Malevitch (peintre russe du XXème siècle, créateur du courant « suprématisme ») qu'ils considèrent souvent comme une sorte de snobisme occidental, ce qui est totalement faux à mon avis. Voïna ne parlait pas spécialement de l'Occident, ils adorent simplement quand les médias, occidentaux comme russes, parlent d'eux (rires) ! Il est indéniable que ces mouvements de contestation artistique, ce terrorisme par l'art que représentent Voïna et Pussy Riot sont des phénomènes fondamentaux et originaux de l'art contemporain. Le nier n'est pas seulement nier l'apport culturel encore une fois considérable de la Russie au monde mais relève de ce que j'appellerais poliment de la bêtise.

Ils m'ont donné une aventure, je leur ai donné un poème

LCDR : *Ils ont donc adoré ton idée d'écrire un roman sur eux ?!*

A.L. : Je me souviens bien. Oleg, Kosa, Kaspar et Leonid étaient invités par des galeristes suédois dans un bon restaurant. J'avais appelé Oleg et il m'avait proposé de les rejoindre. Je suis arrivé, je me suis assis et ils m'ont demandé si je pouvais commander quelque chose pour Kaspar – j'ai choisi une soupe à l'oignon. Lorsque je leur ai dit pour le livre, ils ont été très émus. Personne ne leur avait jamais fait un hommage d'une telle ampleur. Il existait beaucoup d'articles publiés sur eux mais ils n'avaient pas de poète, personne n'avait encore été capable d'écrire un livre répondant à des exigences littéraires. C'était un hommage, un échange de bons procédés. Ils m'ont donné une aventure, je leur ai donné un poème. Partir en Guerre leur est dédié. Et cela supposait que je ne sois absolument pas affilié avec eux. Je ne suis en rien leur chantre. Ainsi, quand nous sommes sortis du restaurant, j'ai payé le taxi pour rentrer. Ils pensaient être suivis, notre trajet tournait à la course poursuite. J'ai dit stop, je descends. Tu as peur ?, m'ont-ils demandé. Oui, moi, je ne suis pas un anarchiste russe. Je ne suis pas là pour ça, leur ai-je répondu.

LCDR : *Que fais-tu alors en Russie (rires) ?*

A.L. : J'écris (sourire). Je vis à Saint-Pétersbourg depuis quatre ans, j'aime beaucoup cette ville. Je considère qu'elle n'est pas seulement la capitale culturelle du pays mais sa conscience. J'aime la Russie pour l'inspiration qu'elle me donne, une inspiration que je trouve plus facilement à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou. Je travaille comme professeur de littérature française à l'université Herzen pour trois fois rien (4 000 roubles), car j'estime que je lui dois bien ça, à la Russie, puisqu'elle m'inspire. Le jour où elle ne le fera plus, j'irai ailleurs.



Phallus géant à Saint Pétersbourg

Partir en Guerre d'Arthur Larrue, aux Editions Allia, 6,20 € (prix conseillé en France)